Document généré le 19 avr. 2024 23:41

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Catherine Mavrikakis, Rodolphe Lasnes

David Clerson

Numéro 133, printemps 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/36682ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Clerson, D. (2009). Compte rendu de [Catherine Mavrikakis, Rodolphe Lasnes]. *Lettres québécoises*, (133), 24–24.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

☆☆☆☆

Catherine Mavrikakis, *Le ciel de Bay City*, Montréal, Héliotrope, 2008, 294 p., 24,95 $.

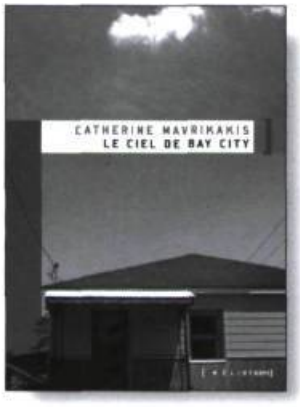
Le dégoût de vivre

Des oiseaux chantent à Auschwitz. La vie se fout de l'horreur et l'horreur se répète. Peut-on échapper à l'histoire ?

Amy se souvient de l'été de ses dix-huit ans. Elle raconte ce qui, en juillet 1979, l'a amenée à incendier la maison de Bay City où dormait sa famille. Elle montre comment elle a échoué à effacer en elle les traces de l'histoire. Sa mère et sa tante, ayant toutes deux échappé à l'Holocauste, se sont réfugiées en Amérique où elles nient leur judaïcité. Elles tentent de cacher leurs origines à Amy, mais celle-ci est vite rattrapée par l'histoire de sa famille.

CATHERINE MAVRIKAKIS

Amy habite une Amérique aseptisée et sans mémoire. Au contraire, l'Europe apparaît ici comme un territoire marqué par les horreurs du passé. Ces deux continents, pourtant, se ressemblent : le ciel mauve de Bay City, chargé de produits toxiques, rappelle les fumées d'Auschwitz, les routes asphaltées de l'Amérique recouvrent les cadavres des Amérindiens et le capitalisme fonctionne sur le modèle des fours crématoires nazis : « la destruction muette, quotidienne, à la chaîne » (p. 39).



Mavrikakis dit les choses plutôt que de les insinuer. Elle crie la douleur de son personnage. Le parallèle qu'elle fait entre l'Europe d'Auschwitz et l'Amérique d'aujourd'hui est tracé à larges traits. L'auteure écrit : « Le langage n'est pas fait de métaphores. Les mots disent ce qu'ils ont à dire. » (p. 193) Semblablement, son personnage agit. Elle répond à la demande de son grand-père — une sorte de mort vivant, tué par les nazis, mais hantant, terrifié, le sous-sol de la maison de Bay Ciy — qui lui demande de mettre le feu à l'Amérique : sa famille périra dans les flammes. Son geste ne la libère pas : elle est encore vivante et le poids de l'histoire pèse toujours sur ses épaules. Des années plus tard, alors qu'elle croit que sa fille pourra échapper au souvenir de la Deuxième Guerre mondiale, elle découvre qu'elle dort avec les fantômes de ses ancêtres, tués à Auschwitz ou brûlés dans la maison de Bay City.

La conscience de l'histoire permet-elle d'éviter qu'elle se répète ? Peut-on la nier pour lui échapper ? *Le ciel de Bay City* dit que l'horreur, toujours, nous rattrape. Il ne donne pas de réponse, mais ramène son lecteur à la douleur de vivre.

DAVID CLERSON

☆☆

Rodolphe Lasnes, *Extraits du carnet d'observation de la femme*, Montréal, Leméac, 2008, 160 p., 18,95 $.

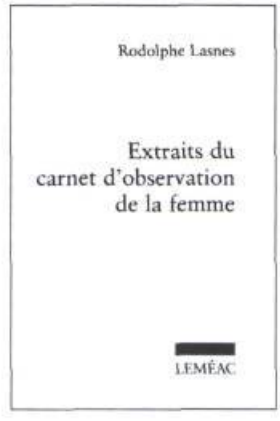
L'image de la femme

La femme comme objet d'étude : science et misogynie.

Un homme fait paraître une annonce dans les journaux pour se trouver une colocataire. Son projet : comprendre la femme, pas une femme en particulier, mais la femme en tant que telle. Du garde-robe de sa chambre, il espionne sa colocataire, la regardant par un œil-de-bœuf ou à travers un miroir sans tain, selon qu'elle se trouve dans sa chambre ou dans la salle de bain. Il l'étudie comme si elle était un curieux animal dont il lui faudrait percer le mystère. Pour y parvenir (ou croire y parvenir), il finira par se travestir, devenant lui-même femme.

RODOLPHE LASNES

Le regard froid que pose cet homme sur le genre féminin, celui d'un scientifique méprisant son objet d'étude, mais le désirant en même temps, est parfaitement dégoûtant. Il fouille dans la poubelle de la salle de bain pour y prendre les tampons de sa colocataire qu'il étudie dans le détail, il déballe le cadeau qu'elle a acheté au sex-shop pour son amant, il se déguise pour la suivre dans la rue, etc. Si Rodolphe Lasnes a réussi quelque chose ici, c'est bien à faire ressentir à son lecteur une certaine répugnance à l'égard de son personnage-narrateur, lequel est fondamentalement misogyne. Il dit en effet chercher à comprendre la femme, mais il en a déjà une idée toute faite. Pour lui, elle est synonyme de mensonge, son corps est « un bien public » (p. 131) et l'instinct féminin est un sixième sens animal. L'image qu'il se fait d'elle est influencée par la télévision et la publicité. Il s'agit d'une image stéréotypée, où toutes les femmes sont calquées sur le même modèle.



Alors, ce roman propose-t-il une critique de la représentation de la femme dans les médias de masse ? Peut-être, mais cette critique reste superficielle. Au plus croit-on comprendre qu'il y a une différence entre la femme telle qu'on la représente et telle qu'elle est vraiment. Par ailleurs, la métamorphose du personnage-narrateur, qui se travestit peu à peu, ne convainc pas. Sa psychologie, qu'on suppose complexe, est présentée avec peu de finesse. Le lecteur comprend qu'il s'agit d'un homme seul et malade, à la sexualité malsaine, mais saisit difficilement ce qui le pousse à agir et ce qui l'amènera, à terme, à se révéler être un dangereux psychopathe et non pas un simple voyeur.